

L'interprétation

Interpréter, c'est donner une signification à un phénomène. L'interprétation est donc un des moments fondamentaux de la compréhension. En effet, un fait est une donnée constatable de l'expérience, dont l'objectivité est cependant discutable, dans la mesure où son sens dépend de son interprétation et d'une construction théorique préalable, surtout en science. Interpréter consiste à donner une signification claire à un fait ou un phénomène difficilement compréhensible. Le terme interprétation est synonyme d'exégèse ou d'herméneutique. (Hermèneuein en grec signifie : traduire, exprimer, expliquer).

Ce que la notion d'interprétation met historiquement en jeu, c'est la légitimité scientifique d'une pensée qui, cessant d'interroger les causes des phénomènes de la nature, vise à se donner les conditions de son objectivité dans le déchiffrement des signes que l'homme vient, dans la culture, à produire ou à exprimer. L'art d'interpréter, désigné sous le terme d'herméneutique, est donc originairement commandé par la reconnaissance d'un sens caché sous le sens apparent que prennent la parole du dieu, la manifestation d'un signe, l'expression humaine d'un geste ou d'un mot. Parler d'interprétation, c'est alors présupposer qu'une lecture ne suffit pas pour que le sens soit compris et que, précisément, le sens doit être double pour laisser une telle lecture insatisfaite. L'intuition élémentaire qui fonde communément la pratique de l'interprétation donne donc droit, corrélativement, à un mode d'existence du symbolique par rapport au réel.

Les différents types d'interprétation

L'interprétation philologique :

Elle a pour objet une parole ou un texte présentant une ambiguïté. Plus la densité signifiante d'une parole orale ou écrite est grande, moins son sens est explicite, plus elle exige l'intervention d'interprètes. L'interprétation a pour mission ici de restituer le sens fidèle à l'esprit d'une œuvre en déjouant les faux sens, les non sens ou les contre sens que peut susciter sa lettre. Ce qui est vrai des textes philosophiques l'est a fortiori des textes sacrés ou des mythes car la parole inspirée est pleine de mystères. Spinoza, un des premiers philosophes à avoir tenté une exégèse du texte biblique, insiste sur cette idée que le véritable sens de la parole divine ne peut être le sens immédiat. Dieu parle « en songe » au prophète et cela signifie que pour recueillir le sens divin, il faut clarifier ce que le sommeil a obscurci. La question est cependant de savoir qui est habilité à interpréter la parole Divine, d'effectuer cette exégèse. La notion d'interprétation engage alors des déterminations d'ordre moral, social et politique. Par exemple, Luther fut révolutionnaire dans sa volonté de permettre au plus grand nombre d'interpréter et de connaître la Bible, une capacité jusqu'alors réservée à l'autorité ecclésiastique. Cette vision fut durement réprimée, l'Eglise y voyant un danger d'un individualisme de l'Esprit, d'une démesure de l'esprit critique menaçant l'ordre établi.

L'interprétation artistique :

Elle n'est pas requise pour lever une ambiguïté mais parce que l'œuvre exige d'être mise en scène s'il s'agit d'une pièce de théâtre ou jouée s'il s'agit d'une composition musicale. Glenn Gould a été un grand interprète de Bach et François-Joseph Talma de Corneille. Ce type d'interprétation peut s'apparenter à la première lorsque l'œuvre de départ n'explicite pas fermement ses conditions d'exécution ou de présentation au public mais d'ordinaire les auteurs attendent des interprètes une restitution fidèle de leurs partitions ou textes.

L'interprétation en matière de langues est synonyme de traduction :

On appelle interprète celui qui transpose un message d'un système de signes dans un autre surtout lorsqu'il s'agit d'une transmission orale. Lorsque le texte est un écrit on parle plutôt de traducteur. Le message d'origine n'est pas nécessairement ambigu, obscur, mais les différences socio-culturelles et identitaires entre l'émetteur et le récepteur peuvent porter préjudice au sens de la communication. Une langue n'est pas seulement un ensemble de signes, c'est le résultat d'une culture, d'une manière de vivre et d'une conception de l'existant. L'interprète doit donc comprendre les deux ensembles socio-culturelles pour réussir à conserver le sens d'une affirmation d'une langue à une autre, quitte à trahir l'énoncé (littéral) du message.

L'interprétation juridique :

Elle est nécessaire pour appliquer une loi à un cas particulier. Elle intervient pour trancher un litige actuel, c'est elle qui statue le droit et fait jurisprudence. Le législateur énonce en effet des lois ayant un caractère général mais c'est toujours à des cas particuliers que le juge a à faire. L'interprétation ici a pour fonction de promouvoir l'application concrète des conventions juridiques.

Le principe de l'interprétation

C'est au *Peri hermeneias* d'Aristote qu'il convient de se référer pour recueillir le sens liminaire de l'interprétation. Selon ce traité, « est interprétation tout son émis par la voix et doté de signification – toute *phônè semantikè*, toute *vox significativa* » (P. Ricoeur). L'interprétation est donc acte de signification, production de sens. Dans tous les cas, l'interprétation se donne comme une activité de médiation. La racine « inter » indique que l'interprète est dans un entre-deux. Comme Hermès, le messager des dieux : (d'où dérive la notion d'herméneutique), l'interprète s'interpose au théâtre entre l'auteur et le spectateur, l'exégète d'un texte sacré entre la parole de Dieu et les fidèles, le juge entre le législateur et les justiciables, le psychanalyste entre le sujet conscient et sa dimension inconsciente.

Elle implique une incompréhension première, et vise la compréhension optimale de ce qui ne l'est pas immédiatement. Dans cette perspective, l'interprétation réussie serait celle qui

s'effacerait totalement pour produire la transparence du sens. Ex : Le grand comédien serait celui qui disparaîtrait sous le personnage. Le bon interprète est celui qui restituerait dans une langue, la forme et le fond d'une œuvre écrite dans une autre.

La question est de savoir si le principe d'une transparence du sens a une pertinence. **Dès lors qu'il y a interprétation, n'y a-t-il pas nécessairement hétérogénéité entre le registre de départ et le registre d'arrivée ?** Par exemple, une bonne traduction peut-elle proposer autre chose qu'une équivalence présumée avec le texte de départ ? Tout se passe comme si l'interprétation ne pouvait s'accomplir que dans l'écart la séparant de sa fin idéale. La distance qu'elle veut réduire entre un sens obscur et un sens clair est aussi celle qui l'éloigne de sa fin rêvée car elle ne peut s'abolir dans sa fonction de médiation.

Ce qui fonde une nouvelle question. **Y a-t-il un sens originaire, préexistant, extérieur à l'interprétation ou bien est-ce elle qui le produit ?** Il y a là deux façons radicalement différentes de concevoir le statut de l'interprétation. **Dans un cas, on en subordonne le jeu à un sens originaire que sa mission est de restituer le plus fidèlement possible. On en présuppose la portée ontologique. Dans l'autre, on renonce au principe d'une extériorité du sens. On affirme la souveraineté de l'interprétation, son caractère originaire. Elle n'a pas de portée ontologique car il n'y a de sens ou de fait qu'interprété.** Pour Dilthey, l'homme lui-même est un sujet temporel et historique : nous ne comprenons le monde et nous-mêmes que dans le temps et dans l'histoire. Autrement dit, nous sommes tous héritiers d'une tradition qui oriente dès le départ notre façon de comprendre les choses : par exemple, quand on ouvre pour la première fois un roman, on a déjà une idée (même très générale) de ce qu'on y trouvera : une fiction, des personnages, etc.

Mon interprétation est toujours guidée par une **précompréhension** héritée de la **tradition** : on ne lit jamais un texte « à nu », on a une précompréhension générale de son sens qui dirige notre lecture, laquelle va en retour corriger cette précompréhension. Ainsi, l'interprétation se précède toujours elle-même : c'est ce qu'on appelle le « **cercle herméneutique** ». La structure circulaire de l'herméneutique nous fournit une méthode pour toutes les disciplines que Dilthey nomme les **sciences de l'esprit** (qui tentent de *comprendre* un sens), et qui diffèrent des **sciences de la nature** (qui *expliquent* des phénomènes dénués de signification). Peut-on suivre Nietzsche lorsqu'il affirme : « **il n'y a pas de faits, il n'y a que des interprétations** » ? Ainsi se trouve posée la question de savoir si l'interprétation porte sur des signes ou si, plutôt, tout signe n'est pas déjà l'énoncé d'une interprétation. Dans ce cas, on peut déjà se demander si interpréter n'est pas toujours interpréter une interprétation. Impossible d'échapper au langage, à l'existence comme projet interprétatif, à la vie comme énergie plastique. Cette idée que l'interprétation n'a pas à comprendre un sens ayant une consistance hors d'elle car il n'y a ni sens, ni fait préexistant à l'interprétation est de paternité nietzschéenne.

Y a-t-il un champ de l'interprétation qu'il faut soigneusement circonscrire ou bien tout est-il interprétable ? Par exemple ne faut-il pas distinguer le plan des faits à constater et à expliquer et celui des signes à interpréter ? Si l'interprétation doit être circonscrite au champ des systèmes signifiants, est-ce à dire qu'il n'y a pas une compréhension immédiate la rendant inutile ? C'est lorsqu'un texte ne peut être compris immédiatement qu'il faut l'interpréter. L'interprétation semble avoir des limites au sein même du champ des signes. Quelles sont ces limites ?

Faut-il lire du sens là où il n'y a aucune conscience pour signifier ? On sait que l'herméneutique du soupçon nous invite à identifier des effets de sens dans la totalité des conduites humaines.

Pour Freud « l'arbitraire psychique n'existe pas », tout est signifiant. Il faut retrouver sous le non sens apparent d'un rêve, d'un acte manqué, d'un symptôme névrotique le sens caché. En deçà de ce que la conscience ne comprend pas, il y a le sens inconscient à dévoiler. De même Marx et Nietzsche invitent à déjouer les ruses du sens et à mettre à jour, dans les productions de la conscience le jeu des instincts de vie ou des déterminismes sociaux qui en recèle le véritable sens. Au fond les philosophies du soupçon reposent sur le postulat que tout ce qui est humain est signifiant. Or n'y a-t-il pas de l'insensé, de l'absurde, de l'insignifiant et cette idée que le non sens n'est qu'apparent n'est-elle pas une superstition ?

Tout est-il interprétable ?

Interpréter consiste à donner une signification claire à quelque chose qui commence par être obscur, ambigu. L'exigence herméneutique s'est ainsi imposée pour la compréhension des mythes, des textes sacrés et de manière générale pour tout ce qui est susceptible de faire sens pour les hommes. L'astrologue interprète le mouvement des astres, le devin les viscères des animaux sacrifiés, Freud les rêves, le superstitieux ce qu'il constitue comme des signes confirmant ses craintes ou ses espérances. A première vue il semble que tout soit interprétable, que rien a priori ne soit susceptible d'échapper à l'appropriation symbolique. **Parce qu'il est une intentionnalité signifiante, l'homme peut faire fonctionner la totalité du réel comme un ensemble de signes renvoyant à du sens.** Or là est le problème, car est-il légitime de trouver du sens partout ? A interpréter le réel comme une parole, ne s'interdit-on pas de l'observer comme un ensemble de faits qu'il s'agit moins d'interpréter que d'identifier et d'expliquer ? Il semble que la science ait conquis sa scientificité en substituant au souci du sens celui du repérage minutieux des faits et de leurs rapports. Ainsi est-elle parvenue à produire des énoncés qui, à l'inverse des interprétations toujours susceptibles d'être concurrencées par d'autres ont l'avantage de faire l'accord des esprits. **A l'interprétable il faudrait ainsi opposer l'explicable, la délimitation des champs exigeant de distinguer des ordres d'objets et de procédures d'intelligibilité. Pourtant cette distinction n'est-elle pas encore une mise en sens du réel et donc une interprétation ? Et en transposant dans le langage des lois et des théories les données factuelles, la science n'est-elle pas aussi une manière de traduire un texte désordonné et aveugle en un autre moins opaque aux exigences de l'esprit.** Reste que si rien n'échappe à l'interprétation et si la science en est déjà une, il ne faut sans doute pas méconnaître ce qui la distingue de toutes les autres.

Le champ de l'interprétation : des systèmes de signes.

La procédure interprétative s'impose dans tous les domaines où l'esprit est confronté à une réalité ayant le statut de signes. Tout signe se caractérise par la fonction de renvoyer hors de lui à un sens qu'il médiatise. **Un signe unit un signifiant à un signifié selon un code, or ce code ne va pas toujours de soi.** Voilà pourquoi on parle communément d'interprétation dans les registres philologique, artistique, linguistique et juridique.

Dans tous les domaines précédemment évoqués, l'interprétation se donne comme une activité de médiation. **Il y a une donnée signifiante et le sens a ceci de singulier qu'il n'existe qu'autant qu'il est compris. Il n'est pas une donnée objective car s'il est rendu présent par une réalité sensible, il est, ce qui au-delà d'elle, doit être approprié par une opération mentale. C'est dire qu'il est toujours à distance et qu'à défaut de sa transparence immédiate, il implique un effort d'interprétation.** Si la compréhension était offerte comme une grâce, il n'y aurait pas besoin d'interpréter. Celle-ci procède des difficultés de la compréhension, d'une obscurité première à dissiper. Son enjeu est la compréhension optimale et sa réussite consisterait dans son propre effacement afin de produire la transparence du sens. Ex : Le grand comédien serait celui qui disparaîtrait au profit du personnage à incarner, le bon juge celui qui ferait parler la loi sans légiférer à la place du législateur, le bon exégète celui qui ne ferait pas écran à l'intentionnalité divine mais en serait le porte-parole scrupuleux.

L'interprétation n'existe que dans l'écart toujours possible avec sa fin idéale, car elle met irréductiblement en jeu un pôle objectif et un pôle subjectif. Il y a quelque chose à comprendre et le sens n'est pas à introduire, il est à recueillir. D'où l'exigence d'un certain effacement de la subjectivité de l'interprète. Mais nul ne peut comprendre sans être engagé en tant que subjectivité. Il faut donc à la fois intervenir activement pour accéder à l'intelligence du sens et se rendre réceptif, passif car le sens est supposé venir d'ailleurs ; du texte à interpréter, de l'œuvre à mettre en scène, de la langue à traduire, de la loi à respecter. L'interprétation admet qu'elle s'exerce à partir d'une visée signifiante préalable. Le sens lui préexiste et sa mission est de le restituer fidèlement.

Si nous avons besoin de l'herméneutique dans les sciences de l'esprit, c'est parce que notre existence est elle-même de part en part interprétative. Telle est du moins la thèse de **Heidegger** : l'homme est toujours en situation herméneutique, parce qu'il est un être conscient. La **conscience** en effet « vise » toujours les choses du monde comme ayant telle ou telle **signification** (le marteau comme ce qui sert à enfoncer des clous, etc.) : à même la perception, la conscience articule les choses à des significations, et cette articulation est herméneutique. La conscience est elle-même interprétative de son monde : c'est parce que la structure de la conscience est elle-même herméneutique que les disciplines qui s'intéressent à l'homme comme être conscient (l'histoire, la philosophie, la psychanalyse par exemple) doivent recourir à l'interprétation.

Tout n'est pas interprétable car tout n'est pas système de signes et tous les signes ne sont pas ambigus.

En toute rigueur le champ de l'interprétation est donc bien circonscrit : c'est celui des systèmes signifiants. Et comme il faut une intention signifiante pour viser du sens à travers des signes, l'interprétation s'exerce dans l'ordre des choses humaines. Les conduites, les paroles, les œuvres humaines sont lestées de sens, un sens qui n'est pas toujours immédiatement intelligible. Cependant **lorsque la compréhension va de soi, il n'y a pas à interpréter.** Il faut donc exclure du champ de l'interprétable les signes univoques et les messages immédiatement compris. Un signe mathématique ne s'interprète pas. On en maîtrise ou non la signification et le caractère opératoire. Nul besoin de recourir à l'interprétation là où l'ambiguïté est exclue. Ce qui arrache à l'empire de l'interprétation quantité de signes et d'énoncés. Mais il s'en faut de

beaucoup qu'il en soit toujours ainsi. Le sens commence souvent par être obscur et il faut toute l'ingéniosité herméneutique pour le clarifier ou le traduire.

Il s'ensuit qu'il y a beaucoup de signes à interpréter mais cela ne signifie pas que rien n'échappe au statut des systèmes signifiants et aux procédures de compréhension. Car ne serait-ce pas faire preuve d'un dangereux nihilisme que d'accorder dans chaque chose une **intentionnalité signifiante** ? C'est d'ordinaire le propre du superstitieux ou du paranoïaque mais l'un et l'autre sont accusés de faire preuve de délire interprétatif. La question se pose donc de savoir s'il est légitime de voir du sens là où il n'y a aucune conscience pour signifier.

Ce qui invite à interroger le postulat des philosophies du soupçon. Elles refusent le principe du non sens, de l'absurde, de l'insensé et prétendent dévoiler sous le non sens apparent un sens caché ou sous le sens consciemment revendiqué un sens latent, vérité du premier. Freud, par exemple, invoque une intentionnalité psychique inconsciente pour restituer le sens d'un rêve, d'un acte manqué, d'un symptôme névrotique. Ces phénomènes ne sont pas à ses yeux des effets mécaniques à expliquer, ce sont des visées de sens à interpréter. Il faut cependant être conscient du fait que toute compréhension de l'homme par l'homme est déjà acte de changement. C'est précisément ce problème qu'on retrouve dans l'interprétation en psychanalyse.

La psychanalyse ne peut cependant fournir la preuve de son parti-pris théorique. Sa valeur de vérité n'est pas établie. Dès lors, même si l'on est sensible à la fécondité de l'herméneutique qu'il fonde, comment tracer, sur la base d'un tel postulat la frontière entre le délire interprétatif et la lucidité ? Il y a certes des visées de sens confuses, de la mauvaise foi, mais ce sont toujours des opérations mettant en jeu une conscience, fût-elle somnolente ou peu scrupuleuse. A défaut, il n'y a peut-être pas de sens à interpréter, seulement des effets mécaniques à mettre à jour ainsi que Descartes s'y emploie dans *Les Passions de l'âme*.

Ce fut le propre de l'âge préscientifique de ne pas mettre de bornes à l'interprétation. L'astrologie a précédé l'astronomie et le devin, le savant. Devant le monde, l'homme commence par rêver. Il est enclin à peupler la nature d'esprits, d'âmes qui, comme lui, pensent, parlent et veulent. Ainsi a-t-il interprété le phénomène physique de la foudre, de l'orage comme la colère des dieux. Il a enchanté le monde en le faisant vivre d'une vie comparable à la sienne. Il faut bien juguler l'angoisse et rien n'est plus efficace que de se sentir en pays de connaissance. Mais **ce qui est utile psychiquement n'est pas nécessairement sérieux théoriquement. Voilà pourquoi il convient de délimiter des ordres de réalité et des modes différents d'intelligibilité.** La rupture épistémologique que l'esprit scientifique requiert peut se décrire comme substitution des exigences de l'explication à celles de l'interprétation, l'une s'appliquant à des faits, l'autre à des signes. **Dire qu'il y a d'une part les faits, d'autre part les signes consiste à admettre l'existence d'une dimension du réel étrangère au statut ontologique des choses signifiantes. Un signe renvoie hors de lui à un sens qu'il s'agit de comprendre. Un fait n'a pas cette étrange réalité de présence-absence. Il se réduit à sa facticité qu'il s'agit de constater et d'interroger dans ses mécanismes de production. Ce qui s'appelle proprement expliquer.**

Etymologiquement le mot « expliquer » indique le principe d'un déploiement des plis. **Expliquer consiste à décrire l'enchaînement des causes et des effets, à rapporter un fait à d'autres faits en montrant qu'ils sont liés par des rapports de causalité tels que, les uns étant donnés les autres s'ensuivront nécessairement.** L'explication formule des lois qu'elle s'efforce à un second niveau d'abstraction, d'unifier dans des théories. Elle veut décrire le déterminisme des phénomènes, simuler leur mécanisme de production, dégager la légalité,

l'ordre caché sous les apparences sensibles et que l'intelligence permet de mettre à jour. Là encore, le fait que deux faits soient liés dans un rapport constant ne se discute pas. Il s'agit d'en prendre acte. Voilà pourquoi dans la méthode scientifique, l'expérience est déterminante, à la fois comme point de départ et comme point d'arrivée des initiatives de l'esprit.

Au terme de cette seconde analyse, il semble donc que tout ne soit pas interprétable. Il existe un ordre de faits que l'esprit se donne pour mission de constater et d'expliquer parce qu'il ne voit pas en eux de l'intentionnalité signifiante. **Il n'y a pas de sens à comprendre, seulement une causalité aveugle à exhiber par une méthode rigoureuse permettant de construire des savoirs positifs dont l'objectivité s'atteste dans le caractère universel des énoncés.** Pourtant cette distinction : fait - signe n'est-elle pas déjà une manière de mettre en sens le réel ?

La science comme n'importe quel discours est une mise en sens du réel.

Les sciences de la nature, toutes explicatives qu'elles soient, sont des constructions intellectuelles. Le fait tel qu'il est donné, antérieurement à toute appropriation symbolique, est inaccessible. **L'immédiat nous est refusé et le réel n'existe pour nous que médiatisé, ne serait-ce que par des récepteurs sensoriels.** Les récepteurs de la chauve-souris ne décodent pas le donné comme les sens de l'organisme humain. Et comme les informations données par ceux-ci sont traitées au niveau du système nerveux central, on peut dire que la plus élémentaire des perceptions est une traduction des données sensorielles en images, en concepts, donc une interprétation. En témoigne le fait que le fait scientifique n'est pas le fait brut. Il est le corrélat d'un concept. La science est, comme n'importe quelle langue, un processus de symbolisation. Elle s'empare du réel avec les schèmes d'une subjectivité, qui pour être la subjectivité transcendante, n'en est pas moins subjectivité. Il n'y a pas de rapport neutre, purement passif, au monde.

Notre seule présence, avec les récepteurs sensoriels d'un organisme, les requêtes d'une affectivité et d'un intellect, les déterminations d'un sujet historiquement et socialement situé, opère un coup de force sur le réel. Elle induit un dévoilement qui est toujours déjà une interprétation. Kant établit par exemple, que le réel tel qu'il est construit par la raison scientifique n'est pas le réel en soi. L'objectivité scientifique ne doit pas s'entendre au sens de l'objectivité forte c'est-à-dire de l'adéquation des énoncés à l'objet de la connaissance. Elle signifie seulement accord intersubjectif sur une réalité phénoménale, c'est-à-dire sur le réel tel qu'il est pour nous qui le construisons à travers les cadres a priori de l'esprit.

Au fond il n'y a pas peut-être pas plus de sens (d'un texte, d'une parole, d'une conduite etc.) préexistant que l'interprétation viserait dans l'approximation d'une compréhension parfaite, que de faits donnés dans une sorte d'innocence objective. Il y a présence au monde d'un sujet et celui-ci est l'être par qui il peut y avoir des textes signifiants, des objets ou une expérience. Exit le principe d'un sens ou de faits originaires dont l'interprétation ou l'explication chercheraient à se rapprocher avec la nostalgie de leur propre effacement. Ni l'interprétation, ni l'explication ne doivent se vivre dans le malheur d'un exil d'un donné originaire car il n'y a pas de donné originaire. Ce qui est originaire c'est l'activité de la vie dans son jeu interprétatif. Il y a une ubiquité de l'interprétation et pas plus dans les sciences dures que dans les sciences molles, on ne peut échapper à sa nécessité.

Les conséquences de cette analyse sont immenses pour les sciences dures dont la vérité devient aussi relative que celle de l'herméneutique. **S'il n'y a pas de faits mais seulement des interprétations, impossible de départager des interprétations concurrentes.** Le relativisme des sophistes reprend du service et le nihilisme rabat nos constructions intellectuelles les plus rigoureuses au rang des opinions. De même il incline à ne plus faire la différence entre une interprétation autorisée par un savoir et un souci de fidélité au texte ou à la parole originaires et une interprétation fantaisiste aux ordres d'intérêts plus suspects.

Et là est le problème inhérent à la formule de Nietzsche car que le sens exige d'être médiatisé et transmis, que les faits imposent un travail de mise en ordre théorique pour déjouer le piège des apparences sensibles ne signifie pas qu'il n'y a pas un moment de passivité, de réceptivité d'un sens préexistant ou de faits donnés antérieurement à la théorisation. Admettre le principe d'un sens ou de faits originaires ne doit pas faire oublier qu'interpréter ou expliquer met en jeu une activité de l'esprit et donc une transposition d'un registre à un autre.

Conclusion :

On peut donc conclure que tout est interprétable si en bon nietzschéen, on souligne que par sa seule présence au monde et par sa fonction symbolique l'homme dévoile activement et subjectivement le réel, même si la subjectivité en jeu est une subjectivité transcendante. La science est bien une transposition symbolique des données factuelles dans une langue ayant son lexique, sa syntaxe, c'est-à-dire son code.

Mais tout n'est pas interprétable si l'on prend acte du fait que les procédures explicatives à l'inverse des procédures compréhensives donnent un statut central au constatable et échappent par là au conflit des interprétations. On peut même limiter les prétentions du « tout est interprétation » dans le champ de l'interprétation lui-même, lorsqu'on accuse certaines interprétations d'être vraiment trop partiales comme si, là aussi, il fallait dire « il y a du sens préexistant, il n'y a pas que des interprétations ». Tout se passe comme si, ce qui sauvait du délire interprétatif, cautionné imprudemment par la formule nietzschéenne, dans les disciplines herméneutiques comme dans celles qui ne le sont pas, était le principe d'une extériorité du sens ou du fait à l'esprit qui s'en empare et qui n'est crédible qu'autant qu'il a l'humilité de se reconnaître médiateur et non souverain.

Annexe 1 : L'interprétation en psychanalyse

Que ce soit pour en contester l'importance ou pour reconnaître la nécessité de s'y référer, les sciences de l'homme n'ont pas manqué, à des degrés divers, de s'intéresser à ce qui, dans la psychanalyse, semble lui conférer sa spécificité méthodologique, à savoir l'interprétation.

Données historiques

Freud fait intervenir pour la première fois le terme d'interprétation dans la *Traumdeutung* (1900, traduit en français d'abord sous le titre de *Science des rêves*, puis d'*Interprétation des rêves*). Il s'attache déjà à distinguer la notion d'interprétation en psychanalyse du sens qui lui est reconnu dans l'Antiquité à propos des songes. Pour lui, l'interprétation est un *travail* qui a pour correspondant le travail du rêve et qui, comme celui-ci, est *d'abord* le fait du rêveur. Il consiste à laisser le patient fragmenter son rêve et « associer » librement à partir de chaque élément. Ainsi l'interprétation n'est-elle point conçue, à l'origine, comme un acte d'intervention externe relevant du seul analyste, mais bien comme l'acte de signification effectué par le patient dans la découverte d'un rapport entre le sens manifeste et le sens caché (toujours problématique) de ce qu'il dit. Bien qu'ainsi le rêve se trouve historiquement privilégié, les autres productions de l'inconscient – restes diurnes, fantasmes, lapsus, actes manqués, symptômes – peuvent de même être définies comme des interprétations que le sujet livre à l'analyse dans le cours de la cure.

La question qui se pose est celle de savoir si, lorsqu'il interprète, le psychanalyste procède à partir d'un savoir élaboré, de nature pratique et rationnelle, ou si, dans ce qu'il dit, il laisse parler son inconscient. Des psychanalystes américains tels que Kris, Hartmann et Loewenstein défendent la conception selon laquelle les interprétations émanent d'une partie du moi exempte de tout conflit et, par conséquent, pouvant faire prévaloir une rationalité propre soustraite à tout élément pulsionnel. Une partie de l'école américaine en est venue ainsi, autour de 1930-1940, à conférer à la technique d'interprétation une rationalité telle qu'elle n'a pas manqué d'enfermer finalement le problème dans un formalisme dont certains aspects sont, pour une part, contemporains des essais de formalisation logico-mathématique de la psychanalyse.

Dans une perspective différente, Ludwig Binswanger a cherché à rapporter l'interprétation psychanalytique à des actes de compréhension dont certains sont d'ordre rationnel (selon lui, le psychanalyste serait orienté par une saisie scientifique et systématique du cas) et d'autres d'ordre psychologique inconscient (comment le psychanalyste entend-il ce qui, dans les mots du patient, est production subite, fantasme, coq-à-l'âne... ?). L'interprétation serait donc un acte de dévoilement du sens inconscient dans un va-et-vient permanent entre une compréhension systématique-rationnelle de l'économie et de la dynamique du patient et la compréhension psychologique spécifique des singularités de l'inconscient.

Le regain de faveur dont bénéficie aujourd'hui la notion d'interprétation dans la littérature psychanalytique procède d'une conception tout à fait différente, à laquelle les travaux de Jacques Lacan ont donné des bases plus justes. En tant qu'elle concerne essentiellement l'inconscient, l'interprétation place dans un certain rapport l'écoute et la parole et assigne le sens à résider dans ce rapport. Lacan a eu raison de rappeler maintes fois la logique de l'inconscient,

dont l'interprétation participe, et la nécessité pour le psychanalyste d'articuler sa parole au dire littéral du patient ou, en quelque sorte, d'engager son écoute au ras d'une énonciation. Dans ces conditions, on peut se demander s'il n'est pas arbitraire d'extraire l'interprétation de la pratique psychanalytique, alors qu'elle est présente à toute l'écoute et n'intervient pas seulement sous la forme d'une communication au patient du sens de ses productions inconscientes.

L'emploi du mot chez les psychanalystes

Le rapport entre interprétation et signification s'éclaire par l'étymologie germanique : Freud utilise le terme *Deutung* (interprétation) qui a même origine que le mot *Bedeutung* (signification), lesquels dérivent tous deux du mot *deutsch*, dont le sens premier correspond à l'usage de la langue par le peuple. Si bien que le *deuten* (interpréter, donner un sens, désigner) est tout d'abord l'acte consistant à rendre allemand un mot n'existant qu'en latin. Par extension, la *Deutung* consiste à rendre plus clair et plus explicite le sens d'un mot par le fait même de l'introduire ou de le transposer dans une autre langue. D'ailleurs, la *signification* relève bien d'une véritable mise en acte du sens: à la différence de ce qui se passe en astrologie, l'interprétation n'a rien ici d'une lecture statique des signes. Elle est mise en oeuvre du sens, elle donne à celui-ci un fonctionnement. Si on évite de tirer du terme lui-même une conception de l'échange (dont la pensée s'impose cependant lorsqu'il est question de pratique psychanalytique), on peut relever les acceptions différentes que prend la notion d'interprétation en psychopathologie. Déjà, pour raconter son rêve, le sujet fait subir à ses représentations et à ses souvenirs une élaboration (dite secondaire) qui constitue une première interprétation (mise en ordre du matériel onirique, recherche d'une cohérence, abandon de certains éléments qui ne « peuvent » entrer dans le récit). Dans la superstition, on retrouve, de même, un travail inconscient d'interprétation qui consiste à accorder une valeur singulière (bénéfique ou maléfique), individuelle ou commune, à des *signes* produits par la convergence de certains événements ou de certains phénomènes. Enfin, dans la paranoïa, les détails des expressions d'autrui prennent valeur de signes auxquels le sujet attache la plus grande importance, persuadé qu'ils le concernent en propre : les paranoïaques, dit Freud, « attribuent la plus grande signification aux petits détails que nous négligeons d'ordinaire dans le comportement d'autrui, ils interprètent à fond (*ausdeuten*) et ils en tirent des conclusions de grande portée ». On s'aperçoit ainsi que tout élargissement psychopathologique de la notion d'interprétation engage aussitôt d'autres notions, notamment celle de *projection*. Cependant, l'utilisation que fait Freud du terme d'interprétation pour désigner la technique du psychanalyste ne se videra jamais complètement de toute ambiguïté. C'est ainsi qu'il a toujours pris soin de noter, tant à propos de l'interprétation que de la construction, l'analogie entre l'art du psychanalyste et le processus inconscient du malade.

L'art d'interpréter consiste, pour l'analyste, à dévoiler à la conscience du patient son complexe inconscient tel qu'il se laisse indiquer et comprendre à partir des éléments (rêves, fantasmes, souvenirs) fournis par le sujet. En ce sens, l'interprétation se distingue déjà d'un acte de compréhension : elle est inséparable d'une communication verbale entre l'analyste et le patient et se définit comme *présentation à la conscience*. Cette précision laisse entendre d'abord que le patient ne se trouvera pas nécessairement en mesure d'accepter ce qui, par la médiation des paroles de l'analyste, fait retour à lui-même. La notion de résistance est corrélative de toute présentation à la conscience d'un complexe inconscient : le patient refuse alors de se reconnaître dans le *dit* de l'analyste et pense que celui-ci ne le comprend pas. L'analyste parle le langage

d'une vérité de l'inconscient et, pour ne point être méconnue par le patient, celle-ci n'en est pas moins difficile à accepter. Déceler le sens d'un complexe inconscient et le communiquer à la conscience du patient relève d'un acte de rétablissement par lequel il s'agit de redresser, de remettre en perspective. C'est donc aussi un acte de rassemblement du sens dans une parole. On voit ainsi selon quelles déterminations défensives le sujet peut refuser de se reconnaître dans ce que l'analyste lui restitue : c'est en ce sens qu'il faut entendre la critique si souvent formulée à l'encontre de la psychanalyse et visant le caractère prétendument « construit », « artificiel » ou « simplifié » des interprétations.

De plus, l'interprétation ne suggère pas ; elle annonce qu'il y a sens quelque part dans ce que le sujet énonce et que lui seul finira par trouver. En outre, à confondre l'interprétation avec l'explication, quand il est question de l'inconscient, on enchaînerait le patient à ses raisons ; on l'enfermerait dans la cohérence logique de ses résistances et, au lieu de lui redonner accès à une histoire, on ne ferait que lui représenter sa vie en un système de causalité qui l'aliénerait une seconde fois. Ainsi qu'en témoignent les psychologies du comportement et les caractérologies, l'explication rationnelle construit un nouveau mythe ou substitue au mythe personnel un modèle logique de représentation de soi conformément à une norme scientifique d'adaptation. Par conséquent, affirmer que le sens ne peut que s'acheminer, c'est reconnaître qu'il n'est jamais préfabriqué. Freud rappelait que la psychanalyse était analyse des résistances et analyse du transfert : c'est bien ainsi que se dessine la place de l'interprétation, qui a partie liée au discours du patient (associatif et interprétatif) et qui n'est opérante que parce qu'elle n'est pas seulement révélation du sens à la conscience, mais surtout analyse toujours en oeuvre des résistances du sujet.

Annexe 2 : Explication de texte

Est-ce qu'il existe aucun fait qui soit indépendant de l'opinion et de l'interprétation ? Des générations d'historiens et de philosophes de l'histoire n'ont-elles pas démontré l'impossibilité de constater des faits sans les interpréter, puisque ceux-ci doivent d'abord être extraits d'un chaos de purs événements (et les principes du choix ne sont assurément pas des données de fait), puis être arrangés en une histoire qui ne peut être racontée que dans une certaine perspective, qui n'a rien à voir avec ce qui a eu lieu à l'origine ? Il ne fait pas de doute que ces difficultés, et bien d'autres encore, inhérentes aux sciences historiques, soient réelles, mais elles ne constituent pas une preuve contre l'existence de la matière factuelle, pas plus qu'elles ne peuvent servir de justification à l'effacement des lignes de démarcation entre le fait, l'opinion et l'interprétation, ni d'excuse à l'historien pour manipuler les faits comme il lui plaît. Même si nous admettons que chaque génération ait le droit d'écrire sa propre histoire, nous refusons d'admettre qu'elle ait le droit de remanier les faits en harmonie avec sa perspective propre ; nous n'admettons pas le droit de porter atteinte à la matière factuelle elle-même.

HANNAH ARENDT, *La Crise de la culture*.

Introduction

La thèse qu'entend défendre Hannah Arendt dans ce texte peut sembler étrange, vide de tout contenu et, partant, totalement inutile : elle consiste à affirmer qu'il y a des faits en soi. L'affirmation est curieuse, parce qu'elle semble enfoncer une porte ouverte : ce stylo est sur cette table, c'est un fait. La bataille de Marignan a eu lieu en 1515, c'est un autre fait. Les faits

s'imposent à nous, ils ont un poids qui leur est propre, au point qu'il faudrait être fou pour leur dénier l'existence. Quel sens alors y a-t-il à nous rappeler qu'il y a une « matière factuelle » à laquelle nous n'aurions pas le « droit de porter atteinte » ? Les deux longues questions qui constituent la première partie du texte permettent pourtant de comprendre le problème : il n'y a pas de fait existant indépendamment de son interprétation, que ce soit par l'opinion, la mémoire collective ou l'historien. Pourquoi ? Parce que tout est fait précisément : les chaussures de Napoléon avaient une couleur déterminée le jour de la bataille d'Austerlitz, c'est un fait incontestable ; son gilet avait un nombre précis de boutons (autre fait). Dès qu'il s'agit d'histoire, il faut donc savoir quels faits ont une importance et lesquels n'en ont aucune ; et cela, ce ne sont pas les faits eux-mêmes qui le disent, mais l'interprétation qu'on en donne. L'histoire a retenu le sommeil de Napoléon avant Austerlitz, et pas le nom de son cheval : parmi la marée des faits, l'historien (tout comme l'opinion populaire) sélectionne certains faits, les ordonne entre eux selon une trame narrative et leur donne une signification, ainsi qu'une importance. En d'autres termes, les « faits » en histoire sont toujours « extraits d'un chaos de purs événements » selon des critères de choix qui ne sont pas livrés par les faits eux-mêmes, mais par la « grille de lecture » qui guide l'interprétation. Un obscur prince autrichien se fait assassiner en 1914 à Sarajevo : au moment même où il s'est produit, ce fait n'avait pas l'importance qu'on lui a donnée par la suite, à savoir d'inaugurer la plus grande boucherie de l'histoire humaine. Ce n'est qu'après coup, une fois qu'il n'est plus présent comme fait, que sa signification lui est conférée (dans un acte par définition interprétatif). Il n'y a donc pas de faits purs en histoire car la simple sélection de certains, et l'oubli d'autres, est déjà une interprétation. Faut-il alors dire qu'il n'y a que des interprétations, et que les faits n'existent pas ? Ce serait la conclusion logique, et c'est contre elle que Arendt défend sa thèse : il y a bien une « matière factuelle », qui est première par rapport à l'interprétation et à l'opinion, qui existe en soi et ne peut pas être oubliée ou manipulée par l'historien. La troisième partie du texte peut alors tirer la conclusion qui s'impose : toute histoire est une interprétation, et comme telle une réécriture du passé ; mais ce qui doit demeurer intact et inamovible, ce sont les faits eux-mêmes.

I. Analyse détaillée du texte

1. Le fait historique

a) Le fait historique est élaboré et construit

Peut-on en toute rigueur parler de « faits » en histoire et de « faits » historiques ? Il revient à la première partie de notre texte de poser la question : existe-t-il des faits qui soient « indépendants de l'opinion et de l'interprétation » ? La réponse, à l'évidence, est négative : il y a bien des faits en histoire, mais ce ne sont pas des faits bruts, et ils n'ont rien à voir avec les états de choses décrits par la physique. Le fait historique est en effet singulier : il s'agit à chaque fois d'un événement unique, qui ne se répète pas et qui prend place dans un lieu et temps incomparable à tout autre. Le fait historique n'est pas observable à volonté, il est contingent et non nécessaire. Le fait que la pierre tombe si je la lâche n'a donc rien à voir avec le fait que Napoléon a gagné la bataille d'Austerlitz : dans le premier cas, l'expérience est répétable à volonté, on peut donc en dégager une loi universelle et nécessaire ; rien de tel dans le second cas. Plus encore : le propre d'un fait historique, c'est qu'il a déjà eu lieu et qu'il ne se produira plus jamais à nouveau. L'objet de l'histoire, c'est donc une réalité qui a cessé d'être, et dont il ne demeure au présent que des traces (des documents volontaires ou involontaires). C'est donc depuis le présent qu'un fait historique est doté d'une certaine importance et d'une signification déterminée. L'historien par conséquent ne peut se contenter d'établir une liste de faits à proprement parler infinie : il

doit sélectionner ceux qui lui semblent avoir une importance, les relier les uns aux autres par une relation de causalité, bref, les intégrer dans la trame d'une histoire. En ce sens, il lui est impossible de « constater des faits sans les interpréter » : la place qu'on leur donne et les relations qu'on établit, tout cela est un travail d'interprétation, par lequel ces faits sont « extraits d'un chaos de purs événements » selon des critères de choix dictés non par les événements eux-mêmes, mais par la lecture qu'en fait celui qui s'y intéresse depuis son présent. D'où la nature du fait historique : il n'est pas simplement constaté, il est construit par le travail de l'historien, ou plus généralement par la mémoire collective. L'un comme l'autre choisissent des faits remarquables et les organisent dans une trame narrative, c'est-à-dire un récit, qui ne peut être constitué qu'après coup, et dont le fil dépend du point de vue pris par le présent sur le passé. Bref, il dépend de la « perspective » adoptée par le regard rétrospectif, laquelle donne au fait une signification qu'il n'avait peut-être pas à l'origine.

b) Le fait historique comme produit d'une interprétation

Mais comme le propre du passé, c'est de ne plus être, toute interprétation ne peut être comparée qu'à une autre interprétation, et non à un événement disparu sans remède. Aussi les interprétations se succèdent-elles, sans être nécessairement de plus en plus fidèles à la réalité historique : s'il est certain que la façon dont on expliquait la Première Guerre mondiale en 1920 était fautive (l'Allemagne était considérée comme la seule responsable des hostilités), la façon que nous avons le plus souvent de la comprendre à présent n'est guère plus exacte (des poilus pacifistes victimes du pouvoir belliqueux), et il semblerait illusoire d'en appeler aux « faits » pour les départager. Il n'y a en effet pas de faits en soi : le passé humain n'a d'existence que dans la connaissance qu'en élabore l'historien ou dans le souvenir qu'en conserve un peuple. Il ne peut être décrit en lui-même, dans son existence, indépendamment de celui qui cherche à le connaître ou qui en porte la mémoire. Dès qu'il est appréhendé, c'est comme fait doté d'une certaine signification, qui lui est conférée par l'interprétation qu'on en donne.

2. La valeur du fait historique

a) La « matière factuelle » et sa primauté

Mais alors, n'y a-t-il que des interprétations, et le fait lui-même n'a-t-il finalement aucune importance ? C'est ce que réfute la seconde partie du texte. Que le fait historique soit toujours le produit d'une interprétation qui le sélectionne parmi d'autres faits et qui le dote d'une certaine importance, ainsi que d'une signification déterminée, cela pose, il est vrai, la question de l'objectivité des sciences historiques, « difficulté » qui leur est « inhérente » et qui est bien « réelle ». Cependant, il ne faut pas y voir « une preuve contre l'existence de la matière factuelle » : contrairement à ce que pouvait laisser penser la première partie du texte, il existe donc bien des faits en soi qui sont comme la « matière » de l'interprétation leur donnant forme. Ainsi, au moment même où elle semble contredire la position d'abord développée, Arendt en reconnaît la pertinence, puisqu'elle affirme que cette difficulté est « réelle ». Comment l'expliquer ? Sans doute faut-il comprendre ainsi la thèse d'Arendt elle-même : certes, le fait brut n'a en lui-même aucun sens, et c'est l'interprétation qu'en donne l'historien ou l'opinion qui lui confèrent une signification, en le plaçant dans une trame narrative ou un récit, c'est-à-dire en l'insérant dans des séries de causes et d'effets. Mais de cela on ne saurait déduire l'inexistence des faits eux-mêmes : l'interprétation constitue la signification, mais pas l'existence factuelle. Cela s'est passé ainsi, et non autrement : la première tâche de l'historien, c'est bien de dégager la matière factuelle qu'il aura à interpréter, en s'assurant par exemple d'avoir un point de vue le plus complet possible sur les événements. Une fois que ces faits ont été constatés et authentifiés

(par la recherche et l'identification des sources et des documents), alors seulement l'historien peut décider ce qui a de l'importance et ce qui n'en a pas, ainsi qu'essayer d'enchaîner ces faits entre eux en leur donnant une certaine logique. Cette logique, il ne la trouve certes pas dans les faits eux-mêmes : c'est le fruit de la lecture qu'il en produit. Mais enfin, il faut bien qu'il ait quelque chose à lire, quelque chose à interpréter, un donné premier qu'il constate et qui doit être établi de manière indiscutable.

b) Toute interprétation est interprétation d'un fait

Une interprétation, qui viendrait contredire les faits qu'elle cherche à comprendre, est à l'évidence fautive : lorsque je dis que l'Allemagne est la seule responsable de la Première Guerre mondiale, c'est une interprétation fautive de l'histoire, parce qu'elle vient contredire les faits ou plus exactement ce qu'il en reste, à savoir des documents attestant du bellicisme largement partagé en France à l'époque. Ce qui fait de l'histoire une science, alors, c'est précisément qu'elle n'oublie pas « la ligne de démarcation entre le fait, l'opinion et l'interprétation » : voilà ce qui différencie le travail de l'historien, soucieux d'objectivité, et la mémoire collective du passé. C'est l'opinion en effet qui confond fait et interprétation, parce qu'elle est incapable d'opérer le travail critique accompli par l'historien : chaque époque reconstruit son passé en fonction de ses intérêts présents, et sans trop se soucier de la façon dont ce passé s'est effectivement passé. Or c'est là ce qui est interdit à l'historien qui lui n'a pas le droit de « manipuler les faits comme il lui plaît », par exemple en oubliant volontairement tous les faits qui viendraient contredire sa vision des événements. Ainsi, l'historien a le droit de soutenir que ce sont les classes dirigeantes de France et d'Allemagne qui ont voulu engager le premier conflit mondial au nom de leurs intérêts économiques ; mais il ne pourra pas faire comme si cette guerre, au moins à ses débuts, était impopulaire des deux côtés : l'enthousiasme des populations à l'annonce du conflit est un fait qu'il ne peut pas passer sous silence. En somme, c'est à lui de faire correspondre son interprétation aux faits et non les faits à son interprétation.

3. Écrire et remanier

La dernière partie du texte peut alors en déduire la seule conclusion logique : c'est toujours depuis notre présent que nous écrivons l'histoire du passé ; c'est à partir de nos préjugés présents et de nos intérêts présents, que nous interprétons ce passé et en faisons l'histoire. Chaque génération a alors « le droit d'écrire sa propre histoire », en relisant les faits passés de son propre point de vue, en attirant l'attention sur des événements qu'une autre époque aurait jugés anodins, ou en en comprenant le sens et la portée d'une manière neuve. Mais chaque génération n'a en revanche pas « le droit de remanier les faits en harmonie avec sa perspective propre » : chaque époque définit un point de vue sur le passé, c'est-à-dire le regarde selon une « perspective » donnée. Ainsi, il est parfaitement légitime de regarder le passé sous l'angle de la question moderne des droits de l'homme, en lui posant des questions qui ne s'y posaient pas. Mais ces interprétations doivent toujours partir du donné factuel, qui doit d'abord être relevé de la façon la plus précise possible ; et si l'interprétation donnée ne correspond pas à ce qui semble s'être effectivement passé, alors il faut changer l'interprétation, et non les faits qui sont une « matière » brute à laquelle le travail interprétatif donne forme et sens, sans pour autant avoir le droit de la nier ou de lui « porter atteinte ».

II. Intérêt philosophique : qu'est-ce qu'une interprétation objective ?

1. L'histoire doit demeurer objective

Le passé n'est connu comme passé que depuis notre présent. Et puisque sa nature, c'est de ne plus être, alors l'histoire peut se définir comme tentative de connaître le sens de ce qui s'est passé, et dont il ne subsiste au présent que des traces. C'est parce qu'il a un intérêt pour nous, à présent, que nous cherchons à connaître ce passé ; mais cet intérêt qui nous guide ne doit pas nous écarter des faits eux-mêmes. Nous comprenons bien autrement que ses contemporains l'éclatement du premier conflit mondial ; cela est légitime et en soi sans doute un bien. Mais lorsque nous nous laissons guider par nos préjugés présents (en l'occurrence par le pacifisme d'une Europe en paix depuis plus d'un demi-siècle), et décrétons que cette guerre n'était au fond voulue que par des généraux et des politiciens, nous franchissons une ligne. Car affirmer cela, c'est ne tenir aucun compte de la germanophobie virulente qui a marqué la France au moins jusqu'à la fin de la guerre. La haine nous est devenue quelque chose d'incompréhensible et d'inexcusable, au point que nous tentons toujours d'en minimiser l'existence. Or cette haine était un fait que nous n'avons pas le droit de nier parce que cela nous arrange ou nous rassure. Ou plus exactement : c'est précisément parce que « l'opinion », c'est-à-dire la mémoire collective, ne retient du passé que ce qui la conforte dans ses propres préjugés, que l'historien quant à lui doit d'abord établir les faits.

2. Les faits sont la matière intangible de l'interprétation historique

Dresser une chronologie, ce n'est certes pas encore faire de l'histoire ; mais enfin, le travail doit commencer par cela. Rassembler des documents, multiplier les sources et les authentifier, en laissant de côté tous les préjugés du présent, tel est donc le premier temps de la méthode historique. C'est seulement une fois les faits établis que l'historien pourra tenter d'en donner une interprétation, laquelle n'est souvent pas celle qu'en a retenue la mémoire collective. Seulement, si la recherche de l'objectivité la plus grande possible est ce qui caractérise la démarche de l'historien, cette objectivité ne sera jamais pleine et entière, à cause précisément de la nature du fait historique.

Conclusion

Retenons la distinction proposée par Dilthey, selon laquelle nous expliquons la nature, mais comprenons la vie de l'esprit : l'histoire est toujours histoire des hommes, les événements historiques sont par définition la conséquence d'actions et de décisions humaines, dont il s'agit de ressaisir l'intention, qui n'est pas toujours claire, et que les faits eux-mêmes n'indiquent pas. Un fait brut de la nature s'explique en le ramenant à sa cause productrice : on aura expliqué la chute de la pierre, en la ramenant à la loi universelle de la gravitation. Un événement historique se comprend, c'est-à-dire qu'il s'agit de se demander pourquoi il a eu lieu. L'historien est donc celui qui, par exemple, part du constat suivant : la Première Guerre mondiale était populaire, voulue par presque tous des deux côtés, et jusqu'au bout la haine de l'ennemi a été réelle. Il lui revient ensuite de dégager non pas des causes, mais des raisons qui permettent de comprendre comment et pourquoi. Ce faisant, il interprète, et cette interprétation ne pourra jamais être définitive : d'autres, suscitées par la découverte de faits nouveaux, ou par une compréhension nouvelle des mêmes événements, sont toujours possibles. Ce qui en revanche reste inamovible, c'est précisément le passé comme réalité ayant cessé d'être.